

L'enfermement masochiste

Jean-Paul Dromard.

« Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé, le gardien de notre vie psychique est comme sous l'effet d'un narcotique. »

S. Freud in "le problème économique du masochisme"

Pour aborder la question du masochisme, je vais me référer, d'une part, au roman de Sacher-Masoch: « La vénus à la fourrure » et, d'autre part, au discours d'un analysant chez qui le masochisme constitue le point crucial.

Dans «La vénus à la fourrure», le personnage central, Séverin, fait part au narrateur d'une douloureuse expérience personnelle qu'il relate dans un manuscrit intitulé: «Confessions d'un suprasensuel».

En préalable, il importe de souligner que ces «confessions» constituent un roman dans le roman et agissent comme un redoublement en miroir. Le thème du miroir est omniprésent dans ce roman.

A noter également que le roman prend sa source dans un rêve suscité par deux tableaux:

- une grande toile flamande représentant une belle femme nue dans une pelisse noire portant un fouet et ayant à ses pieds un homme étendu devant elle comme un esclave ou comme un chien.

- une reproduction de la Vénus au miroir de Titien, faisant face au premier (effet de miroir), représentant une vénus à la fourrure se regardant dans un miroir, qui dégage une impression de froid glacial.

Le rêve et les tableaux viennent matérialiser un fantasme ou plutôt un scénario qui va organiser la structure du roman et animer aussi bien le narrateur que Séverin, le héros du roman.

Sous le principe de la dualité et du choix forcé, le roman met en scène un homme en position d'esclave et une femme en position de tyran, sans autre alternative possible

La lecture du roman produit une impression de confusion, en raison du dédoublement, mais aussi du télescopage entre le rêve et la réalité.

Ce roman nous offre un document clinique on ne peut plus riche et éclairant sur les mécanismes et sur la logique de fonctionnement de la problématique masochiste et de son discours.

Rappelons-nous que Freud a découvert l'inconscient grâce à son écoute des hystériques bien sûr, mais également en prenant en compte l'apport des artistes et des écrivains.

Les «Confessions» de Séverin débutent par ce portrait de lui-même: «Jusqu'à présent, j'ai vécu comme j'ai peint et comme j'ai écrit, c'est-à-dire que je n'ai jamais dépassé de beaucoup la première esquisse, le plan, le premier acte, la première strophe.» (1). C'est dire l'extrême difficulté qui s'attache aux processus d'élaboration et de construction et qui répond au qualificatif que se donne Séverin: «Je ne suis qu'un dilettante.»

S'agissant de son rapport à la femme, il précisera: «Je fais acte d'adoration... à ma froide et cruelle bien-aimée.» Ce n'est pas d'amour dont il s'agit ici, mais plutôt d'un culte passionné à l'Autre.

Le face à face entre Séverin et Wanda, la vénus à la fourrure, se noue à partir de cette proposition: «Voulez-vous être mon esclave?». A quoi Séverin répond: «En amour, il ne peut y avoir d'égalité, et à partir du moment où j'ai le choix de dominer ou d'être asservi, j'ai l'impression que j'aimerais bien mieux être l'esclave d'une belle femme... » (p.73).

Le choix masochiste est fait, sous condition que la femme incarne le phallus. Wanda peut alors répliquer: «J'ai du talent pour le despotisme, je possède aussi les fourrures nécessaires, et puis, cette nuit, vous avez eu bel et bien peur de moi.» La relation se noue sur ce contrat tacite qui fixe les rôles, pose l'objet fétiche et indique ce qui cimente le lien, c'est-à-dire la peur.

Séverin constate alors son «attachement» et combien il est «ensorcelle» par «la beauté extraordinaire et divine» de sa vénus à la fourrure. Il opère alors une distinction entre l'amour et la passion (ou adoration) quand il dit: «Ce n'est pas un attachement de l'âme que je sens croître en moi, c'est un désir de soumission physique... » (p. 75). Séverin veut être le «jouet» de Wanda. L'incidence apparaît immédiatement: «mon amour, c'est comme un abîme sans fond, où je m'enfonce de plus en plus, d'où rien, déjà, ne peut plus me sauver.» (p. 79) L'amour tourne à la «démence».

Dès lors, Séverin sera tourmenté par la peur panique de perdre Wanda, et plus précisément «de devoir la perdre», car, il sait que la perdre est un fait inéluctable.

A noter au passage que ce qui subjugué Séverin chez Wanda, en dehors de sa beauté cruelle et de sa fourrure, c'est son regard, tantôt «dévorant», tantôt «moqueur». Enfermé dans ce lien, Séverin confie à celle qu'il adore: «si tu te sépares de moi, je serai détruit, je périrai.» (p. 80)

En dépit de l'avertissement de Wanda: «Je suis bonne quand on me traite d'une façon sérieuse et raisonnable, mais lorsque l'on s'abandonne trop à moi, mon orgueil m'égaré... », Séverin répond: «Qu'importe, je l'accepte, soit orgueilleuse, soit tyrannique ! m'écriai-je, pleinement exalté, pourvu que tu sois mienne pour toujours,.. » (p- 80).

Séverin est prêt à posséder Wanda «à n'importe quel prix». Pour lui, Wanda incarne la femme idéale ou plus précisément l'Idéal. Et plus elle sera cruelle, mieux cela vaudra. «Cela aussi, c'est une jouissance» précise-t-il (p. 82.) La cruauté se révèle comme la condition de l'adoration.

1. In "La vénus à la fourrure" de Sacher-Masoch, Éditions Pocket, p. 61

Séverin résume la nature du lien par cette formule: «Nous sommes opposés au point d'être presque ennemis, c'est pourquoi j'éprouve cet amour fait de haine, et de peur à la fois. Mais dans une telle situation, l'un ne peut être que le marteau, l'autre que l'enclume.» (p. 82). Comment mieux dire que la relation perverse est une maladie du lien, une aliénation à deux, sans autre alternative possible? C'est un enfermement.

Séverin surenchérit dans sa demande en suppliant Wanda d'être «un démon» à défaut de pouvoir être «une honnête femme». Ainsi, la femme passe de la déesse au démon; ici, pas de demi-mesures, le masochiste veut l'absolu; il ordonne: «écrase-moi de tes talons» (p. 85), car «je veux être ton esclave» (p. 86). Mais il confie: «C'est mon démon, c'est une force qui me dépasse.» (p. 86), indiquant par là que sa jouissance le mène comme un pantin.

Wanda n'a plus qu'à réaliser le vœu de Séverin d'être fouetté, d'être maltraité. Ce faisant, s'éveillent en elle de «dangereux instincts», «une curiosité diabolique» et une «cruelle envie» de le voir trembler sous son fouet.

Lorsque la jouissance est à son comble, que Séverin pense posséder Wanda, il en perd connaissance, sorte de mort psychique.

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, la suite va faire intervenir une tierce personne et va venir poser la question de l'infidélité de la femme, à partir d'un principe: «pour s'attacher un homme pour toujours, il faut surtout ne pas lui demeurer fidèle.» (p. 96). Chez Séverin, cette idée suscite à la fois une atroce souffrance et «la plus haute volupté» (clivage). «Quelle volupté, de me sentir dépendre uniquement de ton bon plaisir, de tes caprices... » (p. 97) . Ce pourrait être la formule épurée de la position masochiste.

La tension monte de nouveau d'un cran lorsque Wanda et Séverin conviennent d'un contrat selon lequel, lui s'engage à être son esclave, et elle, à être «Vénus à la fourrure». Lui, ne sera plus son amant; il sera sa «chose», son «jouet». «Tu ne seras rien, je serai tout» lui dit-elle (p. 99). Une clause est ajoutée au contrat: elle devra toujours apparaître en fourrure; car, indique telle: «la fourrure me donnera le sentiment d'être vraiment la maîtresse.» (p. 99).

Il importe de souligner que la relation entre Wanda et Séverin ne se déroule pas en permanence sur le mode sadomasochiste; elle connaît des moments de douceur et de tendresse. Les deux modes coexistent en alternance (clivage); de la même façon que se côtoient la rage et le plaisir.

Ainsi Wanda incarne, tour à tour, le père castrateur, la mère phallique et cruelle et la bonne

Wanda pousse la désubjectivation jusqu'à changer le nom de Séverin en «Grégor». Ce dernier accepte tout et ne dit non à rien.

La limite ultime sera atteinte lorsque Wanda, en toute logique et répondant en cela au vœu dénié de Séverin, lui demande de déclarer sur le contrat qu'il est prêt à se suicider. Ici, la mort estelle à entendre comme prix à payer face à l'absence de toute limite, ou vient-elle satisfaire le but ultime de la jouissance masochiste?

Séverin accorde le droit à Wanda de le punir «pour la plus petite négligence ou faute de sa part, selon son bon plaisir, mais aussi de le maltraiter par caprice, et même de le tuer si elle en a envie.» (p- 115).

Un élément particulier vient s'ajouter au contrat: il s'agit pour Séverin de «l'obligation d'oublier» dans le cas où Wanda viendrait à rendre la liberté à son esclave: «tout ce qu'il aurait vécu ou souffert... et de ne jamais penser à une vengeance ou à une réparation.» (p. 106). Le déni, ou le désaveu, entre en scène, de façon contractuelle: l'oubli est impératif.

Le contrat vient sceller un: je te tiens, tu me tiens, et fait des deux partenaires, des

complices. Il tente de garantir à Séverin de ne point perdre Wanda et grâce au fétiche (la fourrure), Wanda se trouve parée du phallus et l'angoisse est évitée (angoisse de séparation et angoisse de castration).

Le désaveu que le pervers oppose à la réalité de la différence des sexes, provoque un arrêt du temps. Le pervers veut revivre l'époque qui précède la découverte traumatique de l'absence de pénis (en tant qu'il représente le phallus) chez la mère. Le scénario masochiste fige ou fixe le moment d'avant la réalité traumatique sur laquelle porte le désaveu. Celui-ci présente la particularité de maintenir, en même temps, deux propositions, non pas contradictoires ou dialectiques, mais bien *inconciliables*, à savoir: «elle n'a pas de pénis», mais «elle en a un quand même». C'est là que réside la spécificité de la position perverse par rapport à la position névrotique. Cette différence, essentielle à repérer, rend compte du tour de force que le pervers va devoir opérer.

Un exemple de cet inconciliable nous est fourni par Séverin lorsqu'il dit: «je m'en retourne... où? ... chez elle.., que j'exècre et adore en même temps. (p. 147).

Le pervers opère un retournement, véritable coup de force qui a pour effet de plonger l'autre dans la confusion. Le désaveu va donc cliver le Moi du sujet, du fait de la présence simultanée des deux positions inconciliables, ce qui implique un autre registre que celui de la division et du refoulement névrotique.

Le roman trouve son apogée sur une provocation de Séverin qui incite Wanda à mettre en acte le désir redouté en même temps qu'ardemment espéré de le tromper avec un autre homme. Provocation que Wanda va s'empresse de mettre en acte, mais en y ajoutant une humiliation supplémentaire: celle d'être fouetté par son rival «sous les yeux de la femme adorée», qui, elle, rit de la scène. Cet acte produit chez Séverin «une sorte de jouissance fantastique, et comme transcendante» (p. 159), en même temps qu'un sentiment «de honte et de désespoir». Honte de jouir dans l'humiliation et désespoir de constater dans quelle impasse et dans quel esclavage il se trouve aliéné.

Le passage à l'acte est la conséquence de l'absence d'autres alternatives que celle qui s'énonce en ces termes: soit le sujet accepte tout, soit il tue ou il est tué. Dans le cas du passage à l'acte, le langage échoue à fournir une médiation.

A propos de honte, une patiente qui a vécu un inceste avec son frère, me disait qu'elle en éprouvait de la honte mais pas de culpabilité.

Ainsi, se trouve agi le fantasme (scénario) masochiste pur de Séverin, qui est en même temps celui de l'auteur. En effet, Sacher Masoch, dans son «Journal» l'indique clairement: «Ma plus grande volupté est d'être dans les bras d'une femme qui appelle l'homme avec lequel elle me trompe et me fait fouetter par lui.» (p- 19).

Ce fantasme (scénario pervers) introduit un tiers sous la forme d'un retour dans le réel du père déprécié dans l'imaginaire. En effet, Séverin trouve l'amant de Wanda efféminé: «S'il avait des hanches moins minces, on pourrait le prendre pour une femme travestie.» (p. 137). Détail amusant, cet homme est un grec nommé: Papadopolis.

Le scénario masochiste de Séverin satisfait à la fois une pulsion homosexuelle inconsciente (être battu par le père équivaut à avoir des rapports sexuels passifs avec lui.) et un besoin de punition, face au désir incestueux *qui vise les deux parents*. Le père bat l'enfant sous le regard complice de la mère.

Freud, dans «Le problème économique du masochisme», écrit: «le masochiste veut être

traité comme un petit enfant en détresse et dépendant, mais il veut être surtout traité comme un enfant méchant.» (p. 290). Curieusement, Freud, dans le même texte, relie le sentiment de culpabilité, présent dans le fantasme masochiste, à la masturbation infantile. Or, il paraît clair que ce n'est pas la masturbation infantile en tant que telle qui est en cause, mais plutôt, en tant qu'elle se soutient d'un fantasme incestueux, ici pré-oedipien. La particularité provient, me semble-t-il, de ce que le désir érotique se porte sur les deux parents, en même temps.

Si l'œdipe permet de compter jusqu'à trois, le masochisme et la perversion (au sens ici de la structure perverse) ne permettent pas de sortir du deux, du duel. C'est l'exclusif rapport de force sans médiation tierce. Ce que résume le héros du roman en disant: «Il n'a le choix qu'entre deux rôles: celui d'esclave ou celui de tyran.» (p. 57).

Ainsi, la perversion se révèle plus proche de la psychose qu'elle ne l'est de la névrose, dans la mesure où elle plonge ses racines dans le pré-oedipien et où le sujet reste aliéné dans l'imaginaire sans accès véritable au symbolique (vertus symboligènes du langage).

Le roman vient étayer la spécificité de la structure perverse. Celle-ci repose sur, au moins, cinq éléments constitutifs, fondateurs, que sont:

1) Le *désaveu*, portant sur la différence des sexes, c'est-à-dire sur la castration de la mère phallique;

2) qui entraîne un *clivage du moi*, au sens de la coexistence de deux positions inconciliables: «ma mère n'a pas de pénis, mais elle en a un quand même.»;

3) qui produit la constitution d'un substitut du pénis (phallus): *l'objet fétiche*, véritable bouche trou, dont la fonction est d'éviter l'émergence de l'angoisse de castration;

4) requérant la présence d'un *scénario*, mettant en jeu le fétiche, scénario répétitif, fixe, exclusif et indispensable au sujet pour assurer la jouissance sexuelle;

5) le scénario nécessitant un *passage à l'acte*, condition de la jouissance, mais qui s'accompagne d'un sentiment de honte. Cette honte atteste que le pervers n'ignore pas la Loi, bien au contraire. Il en a besoin pour la transgresser. «La perversion est le passage à l'acte permanent, stable, intégré.» écrit D. Sibony, in: «Perversions», (p. 176).

Je terminerai ce commentaire sur la dimension du nouage entre masochisme et esthétique, omniprésente dans le roman: «La vénus à la fourrure».

L'œuvre d'art, (ici des peintures) accompagne en permanence les protagonistes. Tantôt, elle semble faire fonction d'appel, véritable aimantation en forme de miroir; tantôt, elle est utilisée dans un désir d'éterniser une image aussi idéale qu'illusoire et ainsi d'éviter de perdre un instant de beauté pure.

Mais, si habituellement, l'œuvre d'art a pour fonction de provoquer l'imaginaire et le fantasme, dans le roman, elle le fait, au contraire, voler en éclats. Les protagonistes n'ont pas d'autre choix que celui de traverser le miroir de la scène picturale. Ils sont le miroir!

Au moment où Séverin va se faire fouetter par le grec, sous le regard de la femme qu'il adore, son regard se fixe sur un tableau représentant les Philistins crevant les yeux de Samson, couché aux pieds de Dalila. La boucle est bouclée. Séverin, n'a plus d'autre alternative que de se laisser fouetter comme s'il était collé à ce réel pictural venu lui dire: tu vois, c'est écrit, tu

n'y peux rien!

Séverin confie: «En cet instant, ce tableau m'apparut comme un symbole, comme l'allégorie éternelle de la passion, de la volupté, de l'amour de l'homme pour la femme. En fin de compte, chacun de nous est un Samson, me disais-je, trahi, qu'il le veuille ou non, par la femme qu'il aime, qu'elle porte un corset de tissu ou bien une fourrure de zibeline.» (p. 159). Amer constat de Séverin qui réalise, non seulement, que le fétiche ne suffit en rien à pérenniser la passion, mais que cette dernière sera inéluctablement trahie.

La perversion maintient l'homme dans le tragique de la pulsion de mort.

Le masochisme pervers, en tant qu'il lie l'autodestruction à la satisfaction libidinale, ne constitue-t-il pas la résistance majeure au désir de changement qu'implique l'analyse?

Comment un psychanalyste, confronté à la plainte masochiste, peut-il sortir du cercle vicieux ? Et le peut-il? La première question qui se pose au clinicien est celle de savoir ce qui peut inciter un patient masochiste à s'adresser à lui? Quelle est sa demande? Ce ne sont pas ses pratiques masochistes qui le conduiront chez l'analyste. En revanche, il peut avoir envie d'adresser sa plainte à quelqu'un avec le risque que l'analyste soit convoqué en lieu et place du témoin impuissant de son autodestruction. C'est généralement chez les personnes battues, les drogués, les personnes alcooliques et suicidaires que l'analyste sera amené à rencontrer le problème épineux du masochisme pervers où la pulsion de destruction est à l'oeuvre. Or, ces personnes ne sont pas enclines à faire une demande. La situation est différente lorsque l'on se trouve dans un contexte névrotique, c'est-à-dire lorsque le masochisme n'est pas la condition exclusive de la jouissance chez un individu, autrement dit, lorsqu'il est à considérer comme phénomène structural, du fait de l'existence chez le patient de la pulsion de mort.

Je voudrais maintenant évoquer, de façon condensée, le travail qui s'est effectué dans la difficulté avec un homme que j'ai reçu pendant deux ans et demi, et que je nommerais ici: André.

André, vient me voir en raison d'un désir suicidaire, d'un problème d'impuissance sexuelle et de problèmes relationnels. Il vit dans une solitude quasi totale. Il ne supporte plus son travail, or, celui-ci occupe l'essentiel de sa vie.

Il m'indique, d'emblée qu'il a déjà fait de nombreuses démarches dont deux avec des analystes, qu'il a chaque fois interrompues (car «ça tournait en rond»), à l'occasion de mutations professionnelles qu'il a lui-même demandées.

Sa plainte se formule ainsi: «j'ai tout raté, même mon suicide». En effet, il a fait plusieurs tentatives de suicide dont une qui aurait dû réussir s'il n'avait pas été, grâce à quelqu'un, ramené à la vie in extremis. Il est resté une semaine dans le coma.

Il poursuit en disant: «je ne suis rien», «la vie est un piège, je me sens comme enfermé. Dans ma vie il n'y a rien de possible. Je ne trouve de plaisirs à rien... »

Cependant André se masturbe souvent, surtout quand ça va mal... Un fantasme alimente ses masturbations: une femme toute-puissante le domine complètement et menace de le décapiter. Un jour, sa mère lui a dit: «j'aurais mieux fait de t'étrangler quand tu es né et de me tuer». Elle ajoutera, à un autre moment: «les hommes, il faut leur couper la tête.»

La mère a eu des attouchements ambigus avec André et elle s'est occupée de sa toilette jusqu'à ce que son fils unique ait 16 ans (selon les dires du patient).

André fait état d'un autre fantasme: celui de disparaître de son lieu de travail, sans rien

dire à personne et de partir à l'étranger pour vivre une autre vie où son passé ne le gênerait pas. Sorte de renaissance fondée sur l'oubli, ce fantasme peut paraître apporter une bouffée d'air dans un univers clos. Ce fantasme est en partie agi dans ses mutations répétitives. Il le commente en disant: «c'est comme si je n'étais pas né.»

André me dira également: «mes parents me donnaient tout ce que je voulais sur le plan matériel, ils ne m'ont jamais dit NON.»

En résumé, sa plainte se boucle sur le constat suivant: «il y a eu des carences, elles sont là et puis c'est tout. Ça ne sert à rien que je vienne.»

Cette parole fait pencher les choses du côté de la plainte plutôt que du côté d'une souffrance accompagnée d'un désir de changer. Son symptôme d'impuissance n'est pas que sexuel

Il ajoutera: «j'ai vécu en vase clos, pris en charge par ma mère à 100%.» Ce qui vient en contradiction avec le fait qu'il ait été «éduqué» aussi par la soeur de la mère qui habitait chez eux.

A propos de son père, il dira: «mon père était à quatre pattes devant ma mère aujourd'hui il est complètement dépendant d'elle.» Le père laissait tout faire.

En réponse à ce «ça ne sert à rien que je vienne», je demandais donc à André pourquoi il venait et ce qu'il attendait de nos rencontres. Il me répondit: «peut-être, de mettre à distance mes idées suicidaires.» Or, la mort ne vient-elle pas faire limite ultime et sanction devant l'impossible de la castration?

Une étrangeté apparaît dans le discours d'André, car, il indique que s'il lui est arrivé de répondre à deux annonces masochistes (amorces d'un passage à l'acte), il n'a pu mettre en acte son fantasme, car, il a eu affaire, les deux fois, à des prostituées.

D'où cette interrogation: qu'est-ce qui fait barrage, ici, à la mise en acte du fantasme pervers chez André?

Lui-même dira: «je vis la relation avec une prostituée comme une chose dégradante et dérisoire; c'est dangereux de mélanger la réalité et le fantasme.»

Il y a donc bien quelque chose qui endigue le passage à l'acte et qui permet de penser à l'existence, chez André, d'une composante névrotique. En toute rigueur, on ne peut parler ici de scénario, du fait que le fantasme demeure dans l'imaginaire, sans passer par le réel du passage à l'acte. De surcroît, s'il existe un objet fétiche, il n'apparaît pas prégnant.

André semble totalement identifié au désir mortel de sa mère. Il paraît davantage dévitalisé que pris entièrement dans la jouissance perverse. Un élément singulier pourrait apporter un peu de jeu dans cette identification, car la dimension signifiante de son nom propre équivoque avec une idée d'assujettissement.

André a mis fin à nos séances, à l'occasion d'une nouvelle mutation professionnelle. Cet arrêt s'est passé dans le non-dit.

Considérant qu'il importait que cet arrêt ne reste pas dans le silence, j'ai appelé André pour l'inviter à venir m'en parler. Ce qu'il a fait. J'ai donc appris, de la bouche d'André qu'il était satisfait de son nouveau poste - ce qui est tout à fait nouveau - et que ce changement avait occasionné pour lui une perte de salaire, car il n'avait plus les mêmes responsabilités qu'il considérait ne pas pouvoir assumer. Il a donc pu accepter une perte, au profit d'une position plus conforme à ses possibilités et à ses compétences.

Il me dira également: «mon histoire est traumatique, on ne peut rien y faire, rien changer. Il faut tourner la page. Et puis, je n'ai plus rien à dire. La psychanalyse n'est sans doute pas adaptée pour mon cas (projection de son impuissance). Les portes se sont fermées

derrière moi.» Enfermement à double tour. Il ajoutera: que sa mère continue à l'appeler tous les jours.

A ma question: - qu'est-ce qui vous empêche de lâcher votre mère? -' il répond: «j'ai trouvé du plaisir dans la relation incestuelle (sic) avec ma mère. C'est fascinant (sic) d'être le phallus (sic) de sa mère, d'être son objet.» Mais à quel prix?!

Sa dernière parole sera pour me dire qu'il n'exclut pas de revenir un jour et qu'il me remercie (de quoi?). Parole que je ponctue par: «ma porte vous reste ouverte.»

L'enjeu transférentiel de cette séance était-il de savoir si l'analyste était en mesure de le lâcher, de ne pas le retenir, condition d'une suite éventuelle possible?

Ouvrira t-il à nouveau ma porte? C'est l'avenir qui le dira. Pour ma part, je le souhaite.

Lors de notre dernière séance j'ai pensé qu'il était utile d'indiquer à André que son échec était parfaitement réussi, et que je me demandais si dans la vie de sa mère (ou de la génération d'avant) il n'y avait pas eu un inceste réel?

Je suis enclin à penser qu'André porte cet inceste.

Il accueillit ce propos avec un sourire, précisant qu'il avait déjà entendu ça, et ajouta: « de toute façon qu'est-ce que ça change? «Sur le moment je n'eus pas le réflexe de lui répondre que ça changeait bien quelque chose puisqu'un inceste produit une confusion dans les générations.

Notes

Parler en termes de structure perverse, de la même façon que l'on parle de la structure névrotique et psychotique, me paraît de nature à éclairer les différences essentielles dans la logique d'un discours. Si cette structure perverse ne se rencontre que très exceptionnellement dans la clinique psychanalytique, cela ne signifie pas pour autant qu'elle n'existe pas, ou qu'elle n'existe que dans la littérature.